

● « Mme de Sévigné à Grignan », de Josée et Philippe Chomel, réalisé par Michel Cabaud (Editions Aubanel, 224 pages, 165 F).

● « La marquise de Sévigné », de Martine Front (Editions Lugd, coll. « Hommes et régions », 112 pages, 50 F).

● « Françoise de Grignan, ou le mal d'amour », de Jacqueline Duchêne (Fayard, réimpression, 327 pages, 120 F).

● Revue Europe : « Mme de Sévigné, un féminin pluriel », numéro spécial (janvier 1996).

● A consulter aussi : « France baroque, France classique », de René et Suzanne Pillorget (Bouquins, 2 tomes : 1 780 pages, 199 F ; et 1 360 pages, 199 F).

La mémoire gourmande

Cette mémoire, au singulier, est un voyage. Des lettres fausses ou vraies, des recettes délicieuses, des photos savoureuses, des châteaux d'allure secrète : entre Epoisses et Bussy-Rabutin, d'Ancy-le-Franc à Cormatin, dans une Bourgogne raffinée, nocturne et neigeuse, les délicatesses de bouche paraissent naturelles. Nul ne s'étonnera de lire le nom du préfacer de ce joli livre à quatre mains : Loiseau Bernard, maître-queux de Saulieu, où, pour la première fois, en 1677, la marquise de Sévigné s'enivra. G. P.

● « Mémoire gourmande de Mme de Sévigné », de J.-Y. Palle, J. Queneau, A. Bailhache, C. Lebeau (Chêne, 192 pages, 260 F).

« Elle ne pensait ni à la publicité ni à la postérité »

INTERVIEW DE ROGER DUCHÈNE

Aujourd'hui à la retraite, après avoir enseigné à l'université d'Aix-en-Provence, Roger Duchêne a publié sa première étude sur Mme de Sévigné voilà trente-cinq ans. La rencontre s'est faite au hasard d'une thèse dont le sujet lui avait été soufflé. Très tôt, il fut persuadé que son « sujet » était d'abord une mère écrivant à sa fille, avec les longueurs et les répétitions que cela suppose...



néité pour qu'elles soient hissées au rang de littérature, quand seule l'épopée ou la tragédie y avaient alors droit.

LE POINT Il y a pourtant chez elle une immense facilité littéraire.

R. Duchêne En effet, elle écrit sans cesse, et sans ratures. Elle rédige « à bride abattue » et ne corrige que ses sentiments, jamais son style. Il est vrai qu'elle « rodait » ses récits lors des conversations qu'elle tenait avec ses amis ; sans

LE POINT Qu'est-ce qui soutient votre conviction ?

Roger Duchêne Mme de Sévigné veut briller ; se sentir admirée ; séduire. La littérature ne la préoccupe pas ; jamais elle ne s'imagine courir dans la même catégorie qu'Horace, Racine ou La Fontaine. « Apprenez-leur à écrire comme nous, sans en faire une affaire », dit-elle au sujet des belles-filles de Mme de Grignan.

LE POINT N'y a-t-il pas sur ce point une hypocrisie aristocratique, une façon dédaigneuse de dire : je n'écris pas, tout en noircissant du papier ?

R. Duchêne Non. Chez des gens comme les Rabutin, le désir d'éternité était satisfait par le nom. Ils souhaitaient juste que leurs contemporains reconnaissent leur esprit à travers une littérature de convivialité immédiate. Mme de Sévigné n'était qu'un exemple de cette production mondaine, florissante alors, mais aujourd'hui totalement disparue. Ses lettres étaient des allumettes qui ne devaient servir qu'une fois. Il a fallu que le goût change en faveur de la sponta-

nessions qu'elle tenait avec ses amis ; sans doute aussi y glanait-elle certaines des formules qui font encore sa réputation. Mais elle ne pensait en aucun cas à la publicité, et encore moins à la postérité ; elle n'aurait pas aimé devenir la Mme de Sévigné qu'on connaît aujourd'hui. Regardez comme elle est gênée quand son cousin Bussy lui annonce que certaines de ses lettres seront imprimées dans l'« Histoire... », qu'il compte montrer au roi !

LE POINT Mais elle ne le lui interdit pas pour autant. Et si elle regrette une chose quand sa fille montre à d'autres les lettres qu'elle lui envoie, c'est qu'elle dissimule l'« amoureuse » au profit de la chroniqueuse. Elle agit là un peu comme avec les hommes ; elle ne dit pas non, même si elle ne dit pas oui...

R. Duchêne Disons que son attitude a été ambiguë durant les deux premiers mois ; mais dès que Mme de Grignan lui interdit de lire les lettres qu'elle envoie à son mari, elle exige à son tour que ses lettres restent privées ; ce que la fille, plus pudique de nature, accepte très volontiers. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CLAUDE ARNAUD

vocations inséparables que furent chez elle l'amour et la littérature lui permettant même de surmonter l'antique dilemme entre création et procréation.

Reste qu'il était encore moins question pour elle que pour ses amis La Rochefoucauld ou Mme de La Fayette de faire une œuvre au sens moderne. Jamais elle ne prit la précaution de faire recopier ses lettres ni d'assurer leur conservation. La légende veut que certaines aient été lues in extenso dans les salons parisiens ; aucune, en vérité, ne fut recopiée de son vivant, par son cousin excepté. A sa fille Mme de Sévigné demanda même qu'elles ne fussent jamais éditées – ce qui suppose néanmoins qu'elle y avait pensé...

La mère n'ambitionnait donc que d'imprimer dans le cœur de sa fille. La styliste, en revanche, était exigeante : qui en douterait n'au-

rait qu'à lire ou relire sa correspondance en Pléiade. La première vertu qu'elle trouve aux réponses de sa fille n'est pas leur chaleur, mais leur style, naturel, franc et imagé, qu'elle lui ordonne de garder, avant d'en faire les louanges à La Rochefoucauld et à Mme de La Fayette, qui confirmeront son verdict. Est-elle d'ailleurs sincère quand elle se plaint de ne pas avoir reçu depuis une demi-heure du courrier en provenance de Grignan ? N'est-ce pas aussi le mot qu'elle aime, quand elle s'imaginer chevauchant quelque hippogriffe (1) pour rejoindre sa fille chérie ? C'est toute l'ambiguïté de celle qui fut à chaque instant une mère sincère et une prodigieuse comédienne.

Certes, elle est abusive : il lui faut s'inquiéter, savoir, commander ; mais on devine aussi la chroniqueuse impatiente de noircir du papier et habile à tirer parti du moindre